

barie séculaire, aggravée encore par une méconnaissance monstrueuse de Dieu, on rencontre, sur ces territoires, d'une immensité invraisemblable, des traces d'une civilisation et d'un art qui déconcertent l'explorateur. C'est, par exemple, toute une architecture grandiose et admirablement étudiée, comme celles des Kimerr de la Basse Cachinchine, comme celle dont nous parcourrons quelques restes absolument fantastiques, invraisemblables, avec des escaliers donnant accès à des demeures dignes des légendes de génies et de fées, escaliers dont chaque marche a mille verges d'étendue, et dont la longueur totale, pour arriver à la porte, est de deux lieues (un escalier de deux lieues !), des maisons dont chaque pierre a de deux cents à cinq cents verges carrées de dimension, et dont trois cents verges de profondeur fouillée n'ont pas encore pu faire trouver le fond ni les assises !... Que sont les pyramides d'Egypte à côté de cela ! et comme on comprend bien que ces gens-là aient pu projeter et tenter la tour de Babel !...

Je demande pardon au lecteur de cette digression. Elle était nécessaire, pour me permettre de poser cette question, après tous les explorateurs stupéfaits, question qui n'a pas encore eu sa réponse et qui ne l'aura pas de longtemps : Qui donc habitait là en ces temps si lointains ? quels étaient les géants ou les merveilleux mécaniciens de ces contrées étonnantes ? que s'est-il donc passé par là pour avoir ruiné et enfoui ces constructions qui défiaient les siècles ? quel mystère est caché au fond de ce problème indéchiffrable ?... On ne peut, certainement, pas le résoudre, ce problème ; mais on sent qu'une main tout-puissante a écrasé cet ancien monde civilisé, pesant sur lui de tout son poids.

J'étais donc descendu à terre, ainsi que je le disais, sous l'empire de ces réflexions. Il me semblait que ces contrées avaient été le théâtre d'une gigantesque révolte humaine contre Dieu, et que, objet d'une terrible malédiction céleste, elles portaient encore la marque éclatante de l'opprobre, livrées pour leur châtiment à la domination de Satan, qui en tyrannise les populations, les déprave à plaisir, en fait son jouet, et se complait à y régner comme dieu d'une religion infernale.

L'unique hôtel de Pointe-de-Galle est bien connu des voyageurs, qui vont s'y reposer de la mer, pendant les quelques heures d'escale. Au cours de ces passages de bateaux anglais ou français qui s'y arrêtent, très nombreux, d'ailleurs, la petite place, ou plutôt la route qui passe devant l'hôtel, est envahie par des marchands de toute espèce, vendeurs de saphirs, de bibelots, importuns, enveloppés, vous prenant de force, s'introduisant dans votre chambre, vous relançant partout, sans compter les bateleurs, jongleurs et charmeurs de serpents.

Ces bateleurs sont les bohèmes de l'Inde : ils vivent en tribus errantes, se livrant à leurs jongleries, disparaissant par intervalle, puis reparaisant. Ils sont vêtus d'un simple morceau d'étoffe, qui pend à leur ceinture. On les rencontre généralement par bandes de trois ou sept, dont une femme fait partie ; jamais cinq, ni six, ni deux.

Leur principal métier, en dehors du vol dont ils sont coutumiers, consiste dans les jeux d'adresse, jonglerie et escamotage, et surtout dans l'art de charmer des serpents, spécialement le cobra-capello, vipère à collier, dont la morsure est instantanément mortelle. Tout cela, exécuté sur le pont d'un navire ou dans la rue, est de la pure fantaisie ; mais, dans les grandes circonstances, à certaines fêtes, par exemple, ils se livrent à des exercices qui tiennent vraiment du prodige.

Ils étaient sept, ce jour-là, sur la véranda de l'hôtel de Pointe-de-Galle, nus, sales, accroupis en cercle, en train de faire montre de leur talent de prestidigitatation, devant lequel Robert-Houdin et Dicksonn lui-même se seraient avoués vaincus. Celui qui tenait le milieu du groupe et auquel les autres servaient de compères, lui passant les instruments, les trucs, avait une physionomie toute particulière ; d'une maigreur improbable, sa peau noire, sale, ten-

due sur les os, avait des reflets verts par instants, lorsqu'il remuait et que la lumière s'y jouait ; il avait les mains et les pieds longs, en forme de pattes, presque terminées par des griffes ; sous une abondance de cheveux qui n'avaient jamais connu le ciseau, embroussaillés, se voyait, petit, petit, un visage extravagant, dont la majeure part de la superficie était prise par un énorme nez busqué, en avant de deux yeux brillant comme des charbons enflammés et sur une bouche tordue, fendue jusqu'aux oreilles pointues et velues, et armée de dents aiguës dont la blancheur surprenait. Ce personnage, encore que sale, crasseux et répugnant, attirait l'œil avec je ne sais quoi d'obsédant dans le regard.

Tout en faisant ses exercices, entrecoupés d'explications en tamoul, auxquelles d'ailleurs personne ne comprenait rien, il nous regardait tous, et moi plus particulièrement, me semblait-il ; il me dévisageait d'une façon singulière, me fixant et roulant ses yeux dont le blanc apparaissait alors nacré avec des reflets de feu.

Mais je fus stupéfait, lorsque le domestique indien de l'hôtel, qui était derrière moi, me glissa ces mots :

— Le Sata veut vous parler ; il sait ce que vous êtes ; sa volonté est sœur de la vôtre ; et il vous conduira.

Je restai littéralement abasourdi. Ce nom de Sata donné au jongleur m'intriguait, d'autant plus que le domestique et lui n'avaient

pas échangé un traître mot. Il n'avait pas bougé de sa place ; seuls, deux de ses compagnons avaient, à plusieurs reprises, circulé parmi les voyageurs descendus à l'hôtel, pour faire leur collecte ; mais ceux-ci non plus n'avaient pas parlé au domestique.

Les exercices étant finis et ayant rapporté à la troupe une ample moisson de menue monnaie, les Indiens semblaient s'en aller, lorsque le chef, se retournant vers moi sans affectation, mit sa main gauche sur le cœur, tout en laissant tomber le bras droit le long du corps, la main droite fermée, sauf l'index tendu vers la terre ; en même temps, il me lançait à la dérobée un clignement d'œil, qui, à ne pas s'y méprendre, était un appel.

Dans cette mime, il y avait deux indications pour moi. Par son attitude, prise sans se faire remarquer, et aussitôt quittée, le jongleur avait montré qu'il était luciférien. Ceci, je le savais, non par Peisina qui m'avait exclusivement enseigné les signes et gestes du rite de Memphis dont il m'avait conféré un des plus hauts grades, mais par Carbuccia, qui avait reçu, on ne l'a pas oublié, l'initiation des sectes nettement sataniques ; or, pour se faire reconnaître d'un co-affilié, s'il s'en trouve dans une assemblée de profanes, à la rue ou dans un lieu public, un luciférien prend, pen-

dant deux ou trois secondes, la pose en question, qui se nomme pour ce motif, le signe de reconnaissance. Au surplus, le jongleur m'avait adressé de l'œil un vulgaire appel, pour le cas où je ne serais pas luciférien comme lui.

Je répondis à son appel par une inclinaison de tête, lui indiquant ainsi que j'allais le rejoindre. Mais je ne crus pas devoir, par un signe correspondant au sien, me faire passer pour un initié de la théurgie, puisque je n'étais encore que simple cabaliste de Memphis ; si j'avais usé de ce subterfuge, il aurait pu me poser des questions, auxquelles je n'aurais pas été à même de répondre ; je préfèrai donc n'esquisser aucun signe maçonnique, pas même l'équerre si connu, enseigné en loge aux apprentis (1er grade), et laisser croire à mon homme que j'étais tout bonnement le premier profane venu.

J'eus bientôt rejoint le groupe qui continuait à marcher, tandis que le Sata s'était arrêté.

Dès que je fus près de lui, il me salua profondément, à la manière indienne, c'est-à-dire en mettant la main gauche sur sa tête et en inclinant le corps presque jusqu'à terre.

— Toi, médecin paquebot ? interrogea-t-il.

— Oui, répondis-je.

— Alors, toi venir voir Mâhmâh malade crever ?



M. Clovis Hugues, alors détenu politique à la prison Saint-Pierre, entendit tout à coup, dans le tiroir de la table en bois sur laquelle il écrivait, le crépitement très net d'une vive fusillade. Or, au même moment, — il l'apprit ensuite, — un peloton d'exécution fusillait son ami Gaston Crémieux, à l'autre bout de la ville.